

# « DONNER DU SENS EST UN DES GRANDS ENJEUX DE CETTE PANDÉMIE »

Propos recueillis par  
Olivier Pascal-Moussellard  
Photos Léa Crespi pour Têlêrama

*Que valent nos anciennes règles éthiques face à la menace, à la peur et à l'urgence? La pandémie nous oblige à faire des choix forts, dès aujourd'hui. Et à les assumer, rappelle la chercheuse Frédérique Leichter-Flack.*

**I**l faudrait s'élever très haut et regarder la France vivre au ralenti, avec ses trottoirs vides et ses rues désertes, de Lille à Marseille, de Strasbourg à Saint-Malo. Notre monde est devenu silencieux. « *E pur si muove!* » (« Et pourtant elle tourne »), comme l'aurait dit Galilée, et la vie ne s'est pas arrêtée. Elle continue de tourner, oui, mais sur un axe nouveau, sa trajectoire bousculée par ce virus qui rend nos habitudes d'hier au mieux obsolètes. Depuis quelques jours, c'est sans doute sur son axe éthique que notre vie est le plus chahutée. Comment se comporter avec soi-même et surtout avec les autres? Dans la crise aiguë que

nous traversons, la pertinence de nos choix est devenue une question centrale, sur les plans individuels comme collectifs. Et de tous nos choix, à commencer par ceux que doivent faire les personnels soignants, dans ces hôpitaux où la lutte pour la vie, loin du monde ralenti, s'est transformée en course contre la montre. Un nouveau monde se dessine, dans l'improvisation et dans l'urgence, affirme Frédérique Leichter-Flack, maître de conférences en littérature et en éthique à l'Université de Nanterre, et auteur de *Qui vivra, qui mourra* (2015). Un monde qui exige de nous que nous réfléchissions, collectivement, à la façon dont nous souhaitons l'habiter.



### NOUS AVONS CHANGÉ DE MODÈLE ÉTHIQUE

« Nous sommes tous en train de chercher des précédents historiques, des modèles ou des métaphores pertinentes, pour dire ce basculement de l'ordinaire vers l'extraordinaire que signifie l'expérience collective de la pandémie. La métaphore de la guerre s'est immédiatement imposée, notamment dans la rhétorique des gouvernements, pour qualifier ce nouveau régime d'existence collective et cet état d'exception dans lequel nous plonge le manque de ressources disponibles. Comment faire face à l'inouï, à la pénurie des chances de survie ? D'un côté, une éthique de la suprême urgence im-

pose de reconnaître que le ciel nous est vraiment tombé sur la tête et qu'on doit assumer de nouvelles responsabilités morales pour faire face à une menace sans commune mesure avec tout ce pour quoi nos systèmes de valeurs étaient conçus. Sur le front médical, c'est la gestion assumée de la pénurie des ressources de réanimation, la nécessité de procéder, face à l'afflux inhabituel de malades – c'est-à-dire dans un contexte dégradé – à un tri pour déterminer qui soigner. La pénurie nous oblige à faire des choix, et à les assumer. S'y refuser laisserait la Grande Faucheuse seule en piste sans même essayer de reprendre le contrôle de la situation. »



» En assumant le triage de catastrophe, on tente de remettre de l'ordre, du sens et de l'efficacité, pour sauver le plus de vies possible. Mais cette attitude éthique dégradée par rapport à la norme en cours présente aussi un danger potentiel : la tentation de la résignation à cette violence morale. Il ne faut pas oublier de laisser ouverte une "fenêtre pour les miracles". Et par miracles, j'entends la créativité en temps de crise, l'invention de ressources encore inimaginées, le bricolage comme sursaut hors de la contrainte – comme l'ont montré ces Italiens qui, en bidouillant des imprimantes 3D pour fabriquer des valves artificielles, travaillent à remédier avec les moyens du bord à la dramatique pénurie de respirateurs. Cet équilibre entre les concessions que nous devons faire par rapport à notre éthique habituelle pour lutter contre la catastrophe présente et la nécessité de ne pas se résigner à penser en pénurie, en restant créatif pour desserrer l'étreinte, est une question centrale pour nous tous. »

#### RETOUR DE LA PROVIDENCE

« On ne vit plus au XVIII<sup>e</sup> siècle, quand, contrairement à Voltaire et Rousseau, certains pensèrent, lors du tremblement de terre de Lisbonne, que tous ces morts faisaient partie d'un plan voulu par Dieu. Nous avons sorti la Providence, ou le Destin, de l'interprétation des catastrophes, on ne peut plus laisser le père Paneloux nous répéter, comme au début de *La Peste*, de Camus, que ce qui nous arrive est une punition ou un avertissement du Ciel à nous ressaisir. Mais ce réflexe réémerge, sur un mode profane, non seulement pour donner sens à ce qui nous est tombé dessus, mais aussi pour se refuser à la nécessité où la pénurie nous met de faire des choix. Assumer de trancher des dilemmes, quand on est sur la ligne de front à l'hôpital pendant cette pandémie, est une façon de refuser de valider l'aléa du destin : une tentative pour assumer une répartition plus juste et moins destructrice du mal. Si vous êtes le seul sauveteur disponible sur un champ de bataille jonché de blessés, le triage préconisé par la médecine d'urgence invite à évaluer rapidement tous les blessés pour décider d'un ordre d'intervention qui sauve le plus de vies possible, plutôt qu'à s'arrêter auprès du premier blessé rencontré pour lui donner tous les soins nécessaires sans regarder les autres. Mais certains peuvent trouver moins alarmant, sur le plan moral, de s'arrêter auprès du premier blessé rencontré. Parce que c'est un moyen de se couvrir, d'éviter de prendre une vraie responsabilité dans le combat contre la mort. "Ce n'était peut-être pas un hasard, il y avait un sens, un destin à ce que je rencontre cette personne en premier." Mais c'est s'abriter derrière une vision superstitieuse ou providentielle du sort. Donner du sens est un des grands enjeux de l'événement que nous sommes en train de vivre. Chaque fois que la catastrophe a frappé l'humanité, le premier réflexe a été de tenter d'expliquer, c'est-à-dire de justifier. L'idée de l'aléa est difficile à supporter moralement : depuis le Livre de Job, on connaît le réflexe de se dire que si quelqu'un est frappé, c'est parce qu'il l'a cherché ou l'a mérité – comme si tous les mal-

heureux étaient des coupables qui s'ignorent ! Ou encore que le destin lui a envoyé cette "épreuve" pour le faire grandir et lui donner l'occasion de prouver son mérite – ce qui est encore une ruse de la pensée de la rétribution. Affronter la répartition individuelle du malheur sans attenter à la dignité humaine ni atténuer le scandale : voilà notre défi collectif. »

#### MODÈLES INSPIRANTS

« On l'a dit, obligé de faire face à l'extraordinaire, chacun d'entre nous se raccroche à des grilles d'interprétation. On a tous en tête, chacun en fonction de son histoire familiale, de ses références historiques ou de sa culture fictionnelle, des modèles de situations d'urgence où il faut réfléchir vite et se montrer inventifs, penser hors des clous, avoir un temps d'avance sur les autres pour ne pas se faire piéger. Mais je suis frappée de constater à quel point ce que nous vivons aujourd'hui déborde tous ces modèles – ce qui n'empêche pas d'ailleurs de puiser des ressources en eux. Je suis d'ailleurs la première à le faire, dans la littérature notamment. Dans *La Peste*, par exemple, il y a une scène saisissante à laquelle on fait peu référence : l'épisode où le journaliste Rambert, venu faire un reportage à Oran, se trouve reclus dans la ville lorsque celle-ci est mise en quarantaine. Il était là pour trois jours, voilà que les portes se referment ! Évidemment, cette injustice que lui fait la malchance le révolte : il veut sortir, il n'est pas "d'ici", lui, il a une fiancée qui l'attend ailleurs, il doit se marier bientôt, toute cette affaire de peste ne le concerne pas ! Les habitants d'Oran, eux, sont là depuis toujours, c'est leur destin collectif, mais lui, il ne fait pas partie de cette collectivité, on ne peut pas lui demander de renoncer à tout ce qui faisait sa vie sur une mauvaise plaisanterie du sort ! "Qu'a-t-il à faire avec eux ? Il emploie donc toutes ses forces à trouver un moyen de sortir – et il finit par y parvenir. Mais c'est à ce moment-là, quand il a l'opportunité de s'échapper, qu'il explique au Dr Rieux qu'il renonce à s'enfuir : il a compris qu'il était "d'ici", qu'il faisait partie de cette histoire, qu'il l'ait ou non voulu. Et pas seulement à cause de la contagion qu'il pourrait porter au dehors. Qu'est-ce que ça veut dire, "être d'ici" ? C'est une question que nous pourrions tous nous poser. Il y a une réflexion à mener sur la solidarité de destin dans laquelle cette pandémie nous projette. Comme Rambert, qui comprend que "cette histoire nous concerne tous" et qui choisit de rester et de s'engager dans la lutte contre l'épidémie. Une nouvelle échelle de solidarité de destin s'est imposée à nous avec cette pandémie. »

#### RÉSISTANCES

« Dans cette suspension de tout ce qui faisait notre vie, nous sommes forcés de nous demander ce qui reste et ce qui nous appartient. Nous devons le faire, car la seule ressource morale pour traverser les catastrophes ne peut pas être la seule impatience de revenir au plus vite à la situation antérieure. Une quête de l'essentiel, des ressources que l'on peut mobiliser, individuellement ou collectivement, vient de s'ouvrir, et elle concerne tout le monde, chacun depuis son

Page précédente:  
la place de  
la Concorde vide,  
à Paris, le 18 mars.  
Ci-dessous: les  
abords désertés du  
Centre Pompidou,  
le même jour.

lieu de contribution au monde. Bien sûr, il y a les soignants qui se battent sur la ligne de front et y vivent des horreurs, que le reste de la population, confinée, ne partage pas. Mais on a eu tort, au début du confinement, de donner l'impression qu'il y avait deux sortes de Français : ceux qui sont sur la ligne de front, que leur activité rend indispensables dehors et qui doivent continuer à répondre présents ; et tous les autres, à qui on demande de se mettre en mode pause – rentrez chez vous, ne sortez plus, fermez les écoutilles, lisez et regardez Netflix en attendant de pouvoir reprendre le cours de votre vie... En temps de guerre, ce dont on a besoin est une mobilisation générale de toutes les ressources créatives, chacun à sa place. Les enseignants doivent improviser une façon de maintenir une continuité éducative pour que les enfants dont ils ont la charge ne soient pas abandonnés à eux-mêmes, les associations de nouvelles modalités d'aide et de soutien aux plus vulnérables, les familles de nouvelles manières de vivre le lien... Chacun doit improviser avec de nouvelles ressources... Le partage des tâches ne peut se limiter à une ligne de front qui fait tout le travail pendant que l'arrière aurait simplement la décence de se contenir pour ne pas leur compliquer le boulot. On voit émerger toutes sortes de dispositifs de résistance, toutes sortes de ressources créatives, dans la guerre qui nous est imposée par le coronavirus, pour réinventer la solidarité, le travail, l'humour, l'art ou le vivre-ensemble, malgré le malheur. »

#### OÙ VIVRE ?

« La littérature est remplie de personnages qui voient leur vie s'écrouler et doivent improviser une résistance spirituelle ou morale à l'effondrement de tout ce qui faisait leur vie. Qu'est-ce qu'il reste à ce moment-là, comment faire pour tenir ? Je me suis récemment souvenue d'une formule prononcée par Marmeladov, le pauvre père de la jeune Sonia, la prostituée au grand cœur compagne de Raskolnikov dans *Crime et châtiment*. Au début du roman de Dostoïevski, Marmeladov, à moitié ivre, tient au jeune héros du roman un grand discours terriblement éprouvant sur l'impasse existentielle que représente la misère – quand on n'a "nulle part où aller". "*Comprenez-vous, monsieur, ce que cela signifie, n'avoir pas où aller ?*" Mais, sortie de son contexte, cette formule éclaire aussi l'impasse existentielle que nous traversons aujourd'hui : l'internationalisation de la contamination, avec ses destructions en cascade, implique qu'il n'y a plus de lieu où aller vivre, où se réfugier, où se mettre à l'abri du sort collectif. Il va nous falloir réinventer "où vivre", et comment vivre à l'avenir "là où on est". C'est à partir de cette prise de conscience existentielle que nous n'avons pas d'autre lieu où vivre que nous pourrons avancer collectivement : nous faisons partie de ce monde, et il faut réussir à le rendre vivable. » ●

#### À LIRE

**Qui vivra,  
qui mourra.  
Quand on ne peut  
pas sauver  
tout le monde,**  
de Frédérique  
Leichter-Flack,  
éd. Albin Michel,  
208 p., 16 €.